

G A Z E T T E

POLITIQUE ET COMMERCIALE D'HAÏTI.

Du Jeudi 15 Novembre 1804, l'an premier de l'indépendance.

M-N

EMPIRE D'HAÏTI.

Du Cap, le 14 Novembre.

COUP-D'OËIL POLITIQUE DE L'EUROPE.

L'EUROPE en ce moment a les yeux fixés sur l'Angleterre et la France; elle croit voir à chaque instant ces deux puissances prêtes à en venir aux mains; et les préparatifs qu'elles font depuis longtemps pour se combattre, augmentent encore l'intérêt et la curiosité.

Après quinze ans de la révolution la plus sanglante dont l'histoire ait fait mention, quel est le sort du peuple français? Il a rempli l'univers du bruit de ses exploits; il a abattu le trône, mis à mort son souverain, dispersé la famille royale, pour se voir enchaîné aux pieds d'un étranger! Entraîné maintenant dans une guerre désastreuse, il se voit forcé, sans finances, sans marine, sans commerce, de combattre le peuple le plus riche, le plus commerçant de l'Europe, et dont les nombreuses escadres attestent la puissance sur l'océan.

L'Angleterre, au contraire, parvenue au point de sa plus grande splendeur, tient en ce moment la France en échec; tous les ports des possessions françaises bloqués; la plupart de ses colonies conquises; les possessions de l'Inde envahies, et Pitt à la tête du ministère; voilà comment elle s'oppose aux entreprises du gouvernement vacillant de France.

Depuis deux ans, le bruit de l'invasion de l'Angleterre, retentit de toutes parts; plus de trois mille bateaux plats ont été construits depuis Bayonne jusqu'à Ambleteuse, et tout l'or du Mexique s'est changé en chaloupes. Eh bien, ce projet paraît même, par la lenteur de son exécution, prouver son extravagance à ceux même qui l'ont conçu.

Pendant ce temps, le cabinet de Saint-James a fait un traité avec la Russie, et il paraît déjà qu'Alexandre se dispose à quelques grandes manœuvres. Une partie de ses troupes de terre prend la route de la Crimée, et un camp formidable va se former à Cronstadt; une autre armée s'embarque sur le Pont-Euxin, pour aller, dit-on, opérer une diversion en Italie, tandis qu'une escadre sortie de la Baltique, va renforcer les flottes anglaises.

Il ne paraît pas que l'Autriche fasse encore aucun mouvement hostile; mais l'ordre qu'elle s'efforce de mettre dans ses finances, et la discipline rigoureuse qu'elle fait observer parmi ses troupes, qui sont toutes au complet et sur le pied de guerre, semblent laisser entrevoir quelques desseins de se joindre à la

coalition, aussitôt que les premiers coups seront portés. Au reste, l'Allemagne peut-elle voir sans frémir la violation du territoire de l'électeur de Baden, et l'occupation, par les troupes françaises, de celui d'Hanovre?

Le roi de Suède, d'après des rapports certains, est décidé à suivre l'impulsion de la Russie. Le Danemark peut-il ne pas se réunir à ces puissances, lorsque les garnisons françaises sont presque postées aux portes de Copenhague?

Avec deux armées russes, dans le nord de ses frontières, et trois armées françaises dans l'ouest et le sud, le roi de Prusse a déclaré aux cabinets de Saint-Cloud et de Saint-Petersbourg, que sa majesté entend conserver la plus stricte neutralité, et en conséquence ne permettra pas le passage, sur ses domaines, à aucunes troupes ni munitions; mais regardera comme ennemie, toute puissance qui tenterait de violer son territoire.

La Hollande, enchaînée sous le joug de la France, surchargée de l'entretien et de la solde d'une armée considérable, a épuisé toutes ses finances; elle est obligée de faire des emprunts, à des intérêts énormes, pour subvenir aux dépenses continues des impositions en tout genre dont elle est surchargée.

L'Helvétie, dégradée de son ancienne énergie, s'est engagée à fournir à Napoléon 10,000 hommes, qui ont déjà pris la route du nord de la France, pour aller, en cas de besoin, sur les bateaux plats, se faire noyer dans la Manche.

Pour les petits états d'Italie, ils ne peuvent qu'attendre en patience leur sort, sans oser se déclarer contre les garnisons formidables dont ils sont opprimés.

Que fait l'Espagne? par sa malheureuse position, elle se voit réduite à la triste nécessité ou de se rendre vassale de la France ou d'acheter avec ses trésors une neutralité précaire. Continuellement menacée, continuellement rançonnée, elle s'épuise pour satisfaire un allié insatiable. La politique insidieuse du nouvel Empereur des Gaules, en ne la contraignant pas à s'engager dans la guerre contre l'Angleterre, pour pouvoir tirer d'elle des subsides, la force néanmoins à se mettre en état d'hostilité contre les Etats-Unis d'Amérique. La Louisiane est la pomme de discorde que Bonaparte a adroitement jeté entre ces deux puissances, et pour laquelle il a à la fois trompé et le roi d'Espagne et le président des Etats-Unis. Sa majesté catholique paraît vivement affectée de la perte de cette belle province, et est décidée, d'après tous les rapports, à la reconquérir, ou par la ruse ou par la force.

Pour la première fois depuis son indépendance, le gouvernement des Etats-Unis sera forcé de mettre ses troupes en campagne. Depuis long-temps il convoite la possession de la Floride, et serait peut-être charmé de trouver l'occasion d'en faire la conquête. La situation de cette contrée, le dégoût de ses habitans pour le gouvernement espagnol, sont des motifs puissans pour décider le Congrès; mais qui peut calculer les chances de la guerre? Qui peut compter les millions de dollars et les milliers d'hommes qu'il faudrait sacrifier dans une telle expédition? Ce peuple de commerçant pourra-t-il aisément se mettre au rang des peuples conquérans? Et l'acquisition de la Floride, par la force des armes, sera-t-elle aussi facile que la conquête de la Louisiane par des millions de piastres?

En attendant l'issue de ces débats, jettons un instant les yeux sur l'île d'Haiti.

En but depuis quinze ans aux dissensions, à la guerre civile; trompée tour à tour par des agens d'une nation perfide, ou bien déchirant elle-même son propre sein, il a fallu enfin que la paix en Europe, vint rendre à la France les moyens de manifester ses véritables intentions sur ses colonies, et de les mettre à exécution.

Une escadre formidable et l'armée de terre la plus considérable qu'aucune puissance aye jamais envoyée aux Antilles, viennent fondre de toutes parts sur l'île d'Haiti. A la tête de tant de forces réunies, un général d'une réputation équivoque et d'un caractère incompréhensible, se présente, tantôt d'un air menaçant, tantôt avec les plus douces paroles et les promesses les plus brillantes; les proclamations, les lettres les plus insidieuses fourmillent dans ses mains; il trompe; il séduit; plutôt qu'il ne défait la plupart des chefs du pays; et souille enfin, par la plus infâme barbarie, le caractère de la nation qu'il représente!

Mais tout à coup un de nos généraux, déjà connu par ses exploits, se fait de nouveau remarquer par son audacieuse témérité; il est révolté de toutes les actions du général français, qui ne lui paraissent dictées que par la perfidie et la mauvaise foi. Plein de l'estime de lui-même, il ne croit pas devoir être plus long-temps le jouet d'un insensé; il rassemble autour de lui les lambeaux des régimens dispersés; il lève l'étendard de la désobéissance, et jure dès ce moment d'être le libérateur de son pays, ou de s'ensevelir sous ses ruines; les généraux de l'île se joignent à lui; ils marchent de victoire en victoire, et bientôt la prise du Cap, le 29 Novembre 1803, couronne tous ses efforts.

Alors sur les ruines du gouvernement français à Saint-Domingue, l'Empire d'Haiti s'élève aux yeux de l'Univers étonné. Jamais l'histoire d'aucune nation n'a fourni un événement de cette nature. Un peuple reconnaissant vient de porter sur le trône son libérateur; et ce père de la patrie, modeste au milieu du triomphe et des vœux d'un peuple entier, accepte à regret la pourpre du pouvoir suprême; mais il se déiste en même temps du droit de la transmettre à ses enfans; il veut que le mérite et les services rendus à l'Empire, soit les seuls titres que doivent apporter ses successeurs.

Ses premiers soins sont d'organiser une armée invincible; il souffle son enthousiasme dans l'ame de ses généraux, et les uns à l'envie des autres, s'efforcent d'établir la discipline, d'exercer leurs

troupes; et déjà 60,000 combattans, pleins de la plus impatiente ardeur, attendent de pied ferme les ennemis assez téméraires pour oser aborder sur les rivages d'Haiti. Fortifié par la nature, rempli de montagnes et des défilés inextricables, qui croirait que l'art viendrait encore ajouter des combinaisons savantes aux avantages d'un terrain unique? De toutes parts des citadelles inexpugnables s'élèvent au-dessus des nues, et accroissent la hauteur de nos montagnes les plus élevées; sans parler de celle de Marchand, qui est déjà en état de défense, ni des autres érigées par nos généraux dans toutes les provinces de l'Empire; dans la partie du Nord, le général Christophe a déjà placé son canon sur le pic de Ferrières, dans la position la plus imposante. Ce général, que ses talens et les services qu'il a rendus à l'Empire, placent au rang de ses généraux défenseurs, ne cesse un moment d'appliquer tous ses soins au dépôt qui lui est confié; et son nom, que la renommée attache toujours avec ceux de ses collègues, autour de celui de Dessalines, est fait pour être transmis à nos derniers neveux.

Le général Rochambeau avait succédé à Leclerc dans le gouvernement de Saint-Domingue, et commandait au Cap lors de la prise de cette ville.

Voici le portrait qu'on en fait dans une Gazette française imprimée à Londres (1).

« Rochambeau est un homme qui est toujours » entouré de ses créatures, et qui passe sa vie avec » des libertins et des femmes de mauvaises vie; c'est » un homme de parti, l'instrument, l'agent servile » de la faction de Vaublanc et autres; il est haineux » et vindicatif à l'excès, et ne possède aucun sentiment généreux, comme sont en général tous les » hommes adonnés au vin et aux femmes. Outre » cela, son trait caractéristique est d'être entêté » jusqu'à la folie, et de ne jamais abandonner une » mauvaise mesure.

« En un mot, il est despote et cruel par principe » et par caractère; ce n'est qu'un soldat féroce; » brave comme un grenadier; mais voilà tout; il » n'est nullement fait pour commander en chef; il » est sans dignité et sans fermeté. Ce n'est qu'un » soldat, absolument incapable de gouverner; il » n'est bon, tout au plus, qu'à faire un tueur » d'hommes ».

Qu'on joigne à ce tableau la réponse suivante que lui fit le commissaire Colbert, sur la question :

Quelle est la position actuelle du Port-au-Prince ?
 et l'on aura une idée parfaite de ce qu'était le gouvernement des français à Saint-Domingue.

« Vous demandez des détails sur notre position; vous croyez qu'il est temps encore de remédier aux maux qui nous accablent, et vous ignorez que notre détresse augmente à mesure que ma plume avance; vous ignorez que le seul remède efficace pour alléger le poids de nos maux, est dans le bouleversement de cette organisation même qui vous accorde le pouvoir suprême. Le gouvernement seul, les fonctionnaires publics, et sur-tout les généraux chargés de la défense des places de la Colonie, doivent être considérés comme les premiers moteurs des événemens affligeans qui assurent notre perte: l'intérêt que vous paraissez prendre à notre position et le désir que vous manifestez d'y apporter quelque adou-

(1) L'Ambigu, par Pelletier.

cissement, devrait ranimer mon espoir et me garantir le zèle que vous mettrez à réparer vos fautes et celles de vos prédécesseurs, qui ont commis des atrocités, que je ne pourrais citer sans blesser la délicatesse que je me plais à vous supposer, et sans rappeler à ma mémoire des souvenirs affreux; mais une foule d'exemples aussi malheureux qu'incontestables, me fait craindre que le langage de la vérité et de l'humanité outragée, choquera votre oreille accoutumée à l'écens que de vils courtisans vous prodiguent, et l'om de me flatter d'une prochaine amélioration de notre sort, en vous donnant des détails sur notre position, je remplis un devoir que ma place d'administrateur me rend sacré. Vous trouverez joint l'état de situation des magasins de cette place, qui sont aussi dépourvus de vivres, que le sont de connaissances et de probité nécessaires, les employés proposés. J'ai eu soin de distinguer la consommation autorisée par nos besoins, de celle usurpée par les généraux commandans, les chefs d'administration, et sur-tout le commandant de la place, qui se réunissent pour épuiser nos ressources, en faveur de leur sensualité et prodigalité.

» Vous jugerez facilement des provisions qui nous restent, de leur durée et de l'avenir qui nous attend, si vous ne faites les plus grands efforts pour nous secourir. Je pourrais remplir des pages, et encore vous ne connaîtriez que la mineuse partie des dilapidations et des vols manifestent et inouis, que commettent impunément les premiers représentans du gouvernement.

» Rappelez-vous les sommes, comestibles et denrées que vous avez injustement mis à votre disposition en partant de cette ville; déduisez du restant, les dépenses nécessaires; et les vols intimes, les consommations urgentes et les dilapidations énormes qui se sont faites jusqu'ici, et il vous sera facile de calculer notre existence.

» L'envoi de farines et comestibles pourrait, il est vrai, prolonger notre végétation et nous donner des forces pour soutenir plus long-temps; mais pour nous rendre heureux! oh! le vain projet; il faudrait des réformes et des changemens à proportion des abus qui ont existé jusqu'ici. Je ne parle pas de ceux qu'exigeraient principalement vos procédés et votre gestion; mais je vise sur vos représentans.

» Les généraux Sarrazin et Lavalette, qui commandent cette division, ne possèdent pas les qualités requises pour mériter de la part des habitans et autres, cette confiance que vous avez perdue depuis votre promotion: l'égoïsme le plus cruel, l'avarice la plus sordide, voilà les objets qui seuls fixent leur attention; des impositions aussi multipliées qu'injustes, des réquisitions nombreuses ne suffisent pas pour assouvir leurs passions effrénées, qui renaissent à mesure qu'ils meurent dans les bras de la volubilité et de l'opulence; mais on foule aux pieds les droits de l'humanité les plus sacrés, en privant les habitans des fruits et autres alimens qu'ils cherchent et rapportent à travers les plus grands périls: plusieurs meurent d'inanition, tandis que les généraux prodiguent les mets les plus délicieux.

» L'union et la plus parfaite harmonie, entre l'habitant et le soldat, sont les seuls moyens pour braver les dangers qui nous menacent, et pour vaincre des ennemis aussi redoutables que ceux qui nous divisent en dedans et combattent au dehors. Toutes les démarches des généraux ne tendent qu'à

désunir les deux partis, opprimer l'habitant et à exciter le mécontentement du soldat, dans un moment où la mortalité et la désertion diminuent considérablement nos forces; on expédie journellement des bâtimens; on délivre des passe-ports, et on souscrit au départ des habitans et des officiers publics; mais au lieu d'éloigner les femmes et les enfans, les hommes infirmes et dépourvus de moyens d'existence; on accorde ces prérogatives aux individus qui offrent des sommes proportionnées à leur fortune; ces sommes considérables sont destinées pour assurer le sort à venir des généraux, dans un moment de crise; que loin de redouter, ils appellent; et les officiers et soldats, les officiers de santé et employés d'administration gémissent dans l'indigence, et traînent leur existence dans la plus affreuse misère.

» De tous les officiers publics, le commandant de place, *Panisse*, est celui qui remplit avec le plus de zèle et d'intelligence les intérêts de ces dignes généraux, et se distingue toujours par de nouveaux crimes, et chaque jour est marqué par une nouvelle atrocité. Le sous-préfet, chef d'administration, préside avec le général Lavalette, à une commission qu'on appelle de *Siège*; mais au lieu de prescrire des mesures urgentes pour le bien de la sécurité publique, ou de veiller sur l'exécution des lois, ils combinent et réfléchissent sur les moyens de s'enrichir sans se compromettre.

» Ils s'endorment dans les bras d'une jeune créole, qui, par ses caresses libidineuses et lascives, obtient les faveurs les plus éclatantes, pour les sujets les plus insignifians.

» Voilà, citoyen Général, les représentans de votre autorité; jugez par eux de notre position; et si vous importez de faire oublier vos égaremens, punissez avec sévérité les crimes de ces usurpateurs: tel est, je vous l'assure, le vœu de tous ceux qui professent les sentimens de probité et de dévouement pour la patrie, proscrite par les généraux.

ROUANNEZ jeune, rédacteur.

NOUVELLES DIVERSES.

Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en leur donnant le Discours de MOREAU devant le tribunal criminel.

MESSIEURS,

En me présentant devant vous, je demande votre attention pour un moment. Ma confiance dans le conseil que j'ai choisi est entière; je lui ai résigné, sans réserve, le soin de défendre mon innocence: c'est seulement pour satisfaire à son désir, que je souhaite de parler devant le tribunal; mais je sens le besoin de parler moi-même, tant à vous qu'à la nation.

Des circonstances malheureuses, produites par le hazard et préparées par la haine, peuvent obscurcir quelques périodes de la vie du plus honnête homme. Avec beaucoup d'adresse, un criminel peut éluder les suspicions et les preuves de ses crimes. Une vie entière est toujours le plus sûr témoignage contre ou en faveur de l'accusé. C'est donc ma vie entière que j'oppose aux accusateurs qui me poursuivent; elle a été assez publique pour être connue. J'en rappellerai quelques époques, et

les témoins que j'introquerai, sont le peuple français et les peuples que la France a conquis.

Au commencement de la révolution, qui devait fonder la liberté du peuple français, j'étais destiné à l'étude des lois; je changeai la destination de ma vie; je me vouai aux armes; je ne me plaçai pas parmi les soldats de la liberté par ambition; j'embrassai la vie militaire par respect pour les lois de la nation; je devins guerrier, parce que j'étais citoyen.

Je soutins ce caractère sous les drapeaux; je l'ai toujours conservé; plus j'aimais la liberté, plus je me soumettais à la discipline.

J'avancai très-rapidement, mais toujours de grade en grade, sans en franchir aucun. Toujours servant mon pays; jamais flattant les comités. Arrivé au commandement en chef, quand la victoire nous porta à nous avancer au milieu des nations hostiles, je ne m'appliquai pas moins à faire respecter le caractère du peuple français, qu'à faire craindre ses armes. La guerre, sous mes ordres, n'était un fléau que sur le champ de bataille; jusques même au milieu de leurs plaines ravagées, les nations et les puissances belligérantes m'ont rendu cette justice. J'ai cru cette conduite aussi propre que nos victoires pour faire des conquêtes à la France.

Au temps même où des maximes contraires paraissent prévaloir dans le gouvernement, cette conduite n'excita pas contre moi ni la calomnie, ni la persécution. Aucun nuage ne s'éleva pour ternir la gloire militaire que j'avais acquise, jusqu'à ce trop fameux jour, le 18 Fructidor; ceux qui trop précipitamment exaltèrent cette journée, me reprochèrent d'avoir été trop lent à dénoncer un homme dans lequel je ne pouvais voir seulement qu'un frère d'armes, même au moment où les faits et les preuves me démontraient qu'il était accusé par la vérité, et non par des suspicions injustes. Le directoire, qui seul connaissait les circonstances de ma conduite, qui pouvait en juger correctement, et qui, chacun le sait, n'était pas disposé à me juger avec indulgence, déclara qu'il me trouvait irréprochable; il m'employa; le poste n'était pas brillant; mais il le devint bientôt.

Je n'ose croire que la nation a oublié comment je me montrai digne d'elle; elle n'a pas oublié avec quel dévouement je combattis en Italie dans un poste subordonné; elle n'a pas oublié comment je fus rendu au commandement en chef par les revers de nos armées, et renommé général, en quelque sorte, par nos malheurs; elle se ressouvient comment j'ai réorganisé deux fois les armées des débris de celles qui avaient été dispersées; et comment après avoir été envoyé deux fois à leur tête, pour m'opposer aux armées russes et autrichiennes, j'en rendis le commandement pour entrer dans un autre d'une bien plus haute confiance.

Je n'étais point, dans cette époque de ma vie, plus républicain que dans toutes les autres; je le parus d'avantage. Je vis fixé sur moi, d'une manière plus particulière, les regards et la confiance de ceux dont l'occupation était d'imprimer de nouveaux mouvemens et de nouvelles directions à la république; ils se proposaient, on le sait, de me placer à la tête de....., peu semblable à celui du 18 Brumaire. Mon ambition, si j'en avais beaucoup, pouvait aisément se cacher par les apparences et même se faire honneur par tous les sentimens d'amour de mon pays.

La proposition me fut faite par des hommes célèbres dans la révolution par leurs patriotismes, et dans nos assemblées nationales par leurs talens; je le refusai; je me croyais fait pour commander les armées, et ne désirais pas de commander la république.

C'était assez pour prouver, dans mon opinion, que si j'avais une ambition, ce n'était pas celle de l'autorité ou du pouvoir. Très-peu après je le prouvai encore davantage.

La fin au Numéro prochain.

A V I S.

Le prix de l'Abonnement, pour cette Feuille, est de douze Gourdes par an; on ne recevra point d'Abonnement au-dessous de trois mois, payable en souscrivant.

On souscrit aux Gonâves, chez M. CAZE jeune, négociant; au Port-au-Prince, chez MM. GIROT et FOURCAND, imprimeurs de l'Empereur.

MOUVEMENT DE LA RADE DU CAP.

A R R I V É E D E N A V I R E S.

Du 3 au 13 du courant.

- La goëlette Edith et Nancy, cap. Adams, venant du Port-de-Paix, en relâche, chargée de café.
L'Eliza, cap. Giberson, venant de Charleston, chargée de provisions et marchandises sèches.
Le navire Alert, cap. John Lewis, de Boston, chargé de provisions et marchandises sèches.
La goëlette Rosanna, cap. Mooney, de Baltimore, chargée de provisions et marchandises sèches.
Le navire Three Sisters, cap. Lillibridge, de Philadelphie, chargé de marchandises sèches.
Le brick Joseph, cap. Pilsbern, de Boston, chargé de provisions et marchandises sèches.

D É P A R T D E N A V I R E S.

Du 5 au 10 du courant.

- La goëlette Edith et Nancy, cap. Adams, pour Baltimore, chargée de café.
La Nancy, cap. Brandt, pour le Port-au-Prince, chargée de provisions.
L'Eleonor, cap. Smith, pour Jérémie, chargée de provisions.
Grey Honnd, cap. Noyes, pour New-York, chargée de café.

A V I S D I V E R S.

1. MM. Mullery et Compagnie, marchands en gros et en détail, et commissionnaires, préviennent MM. les Habitans qu'ils se chargeront de la vente de leurs denrées: ceux qui les honoreront de leur confiance auront lieu d'être satisfaits de leur exactitude pour les commissions dont on les chargera. Leur demeure est quai Saint-Louis et rue Notre-Dame, numéro 12.

1. M. Calame, horloger, offre ses services pour tout ce qui concerne son état: ceux qui l'honoreront de leur confiance seront satisfaits. Sa demeure est dans la maison du médecin Justamont, place d'Armes.

Au Cap, chez P. Roux, imprimeur de l'Empereur, rue d'Anjou et place d'Armes.